

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 13 – novembre 2016 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

L'art de peindre l'ombre des fleurs

沈復 Shen Fu (Chen Fou), un lettré chinois de la fin du XVIII^e siècle, raconte qu'un soir où « la lune brillante projetait sur le mur blanc l'ombre délicate d'une orchidée », un de ses amis « prit une feuille de papier blanc et, l'appliquant au mur, y reproduisit l'ombre de l'orchidée en traits d'encre de Chine, tantôt pleins, tantôt déliés. Cela ne formait certes pas un tableau achevé, et pourtant il émanait de cette ébauche examinée à la lumière du jour quelque chose de nébuleux et de décousu qui évoquait bien le clair de lune ». (Chen Fou, *Récits d'une vie fugitive*, traduit du chinois par Jacques Reclus, Gallimard, 1967)

ÉCRIRE OU PEINDRE ?



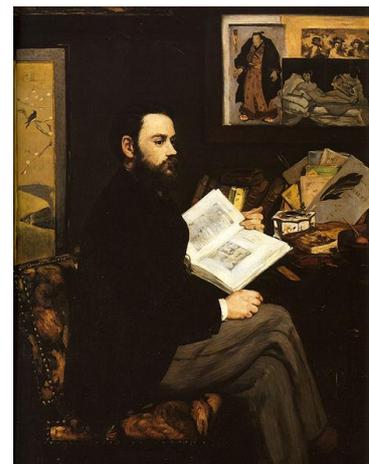
D'après une gravure chinoise ancienne

De Cézanne à Zola, de Zola à Cézanne

📖 Paul Cézanne, *Émile Zola, Lettres croisées 1858-1887*
Gallimard, 2016.

« J'ai fait un rêve, l'autre jour. J'avais écrit un beau livre, un livre sublime que tu avais illustré de belles, de sublimes gravures. Nos deux noms en lettres d'or brillaient, unis sur le premier feuillet, et, dans cette fraternité du génie, passaient inséparables à la postérité. Ce n'est encore qu'un rêve malheureusement. » Si ce n'était en 1860 qu'un rêve pour Émile Zola (né en 1840), l'auteur de la lettre, et pour Paul Cézanne (né en 1839), le destinataire, il y a belle lurette que leurs deux noms brillent au firmament des lettres et des arts. Leur amitié, qu'un film de Danièle Thompson a joliment illustrée, méritait bien qu'on s'y intéresse aussi à travers leur correspondance dont Henri Mitterrand a établi, présenté et annoté une édition croisée.

LIRE LA SUITE PAGE 2



De gauche à droite **Autoportrait de Paul Cézanne** Neue Pinakothek de Munich
Émile Zola peint par Édouard Manet Musée d'Orsay

PAUL CÉZANNE LECTEUR D'ÉMILE ZOLA LIRE PAGE 2

BAUDELAIRE ET LA PEINTURE LIRE PAGE 3

GUSTAVE FLAUBERT, BREUGHEL LE JEUNE

ET SAINT ANTOINE LIRE PAGE 4

De Cézanne à Zola, de Zola à Cézanne

SUITE DE LA PAGE 1

Sans doute ces lettres ne disent-elles pas « grand-chose de l'art de leurs auteurs, mais chacune d'elles est par le fait une pierre blanche semée le long de la route qu'ils ont parcourue ensemble, dans un accord, posé en hypothèse, de leurs perceptions, de leurs sens, de leurs pensées, et pour tout dire de leurs œuvres » (Henri Mitterand, p. 17). Zola a exprimé ailleurs ses opinions sur la peinture, mais du critique d'art, notons ici son emballement pour le peintre Ary Scheffer (1795-1858) dont en 1860 il louait l'art dans une lettre à Cézanne : « Veux-tu rien de plus poétique, d'une poésie étrange et navrante, que sa Françoise de Rimini ? Tu connais l'épisode de *La Divine Comédie* : Françoise et son amant Paolo sont punis de leur luxure en Enfer par un vent terrible qui toujours les emporte, enlacés, qui toujours les fait tournoyer dans l'espace sombre. Quel magnifique sujet ! Mais aussi quel écueil ! [...] Tâche de te procurer la gravure et tu verras que le peintre est sorti victorieux de la lutte ; je renonce à te la décrire, j'y perdrais du papier sans seulement t'en donner une idée. » (*Lettres croisées*, p. 132). Zola comme Cézanne avaient lu le chant V de l'*Enfer* de Dante que Danièle Robert (Actes Sud, 2016) nous invite à (re)lire dans une nouvelle traduction : « Comme colombes par le désir poussées traversent l'air, d'un vol droit sans faiblir vers le doux nid par leur vouloir portées, / du groupe où était Didon ils sortirent, venant vers nous dans cet air malfaisant, si fort était le cri de mon désir. »



De gauche à droite **Un atelier aux Batignolles** par Henri Fantin-Latour Musée d'Orsay

Émile Zola est représenté sur cette toile debout en quatrième position à partir de la droite

Les ombres de Francesca da Rimini et Paolo Malatesta apparaissent à Dante et à Virgile par Ary Scheffer
Musée du Louvre

Paul Cézanne lecteur d'Émile Zola

Paul Cézanne lisait. Et sa correspondance avec Émile Zola témoigne même d'une aptitude à l'écriture que, jeune homme, il pratiquait en versifiant. « Tes rimes sont super fines, mais mes vers sont plus que stupides », écrivait Émile Zola à Paul Cézanne en 1858. Paul Cézanne abandonna bien vite le projet qu'il avait alors de composer avec Émile Zola un drame sur...Henry VIII d'Angleterre. C'est en lecteur d'Émile Zola que, des années plus tard, nous le retrouvons. Un soir du mois d'avril 1878, il accuse réception d'*Une page d'amour* par ces mots : « Ce n'est pas à moi à faire l'éloge de ton livre, car tu peux répondre comme Courbet que l'artiste conscient s'adresse des éloges autrement justes que ceux qui lui viennent du dehors. Ce que je t'en dirai donc n'est que pour faire comprendre ce que je puis percevoir de l'œuvre. Il me semble que c'est un tableau d'une peinture plus douce que le précédent [*L'Assommoir*], mais le tempérament ou force créatrice est toujours la même. Et puis, si je ne commets une hérésie – la marche de la passion chez les héros est d'une gradation très suivie. Cette observation que j'ai faite me semble juste aussi, que les lieux par leur peinture sont imprégnés de la passion qui agite les personnages, et, par là, font plus corps ensemble avec les acteurs, et sont moins désintéressés dans le tout. Ils semblent s'animer pour ainsi dire et participer aux souffrances des êtres vivants. » (*Lettres croisées*, p. 348-349).

Charles Baudelaire et la peinture

Charles Baudelaire aimait la peinture. Il suffit de lire, entre autres écrits sur l'art, ses *Salons* de 1845, 1846 et 1859 pour s'en convaincre. Paul Éluard le considérait comme « le plus grand, peut-être le seul critique d'art du XIX^e siècle¹ ». Il ne manquait jamais de mots pour qualifier l'œuvre d'Eugène Delacroix : « La Flandre a Rubens, l'Italie a Raphaël et Véronèse ; la France a Lebrun, David et Delacroix². » Face aux *Dernières paroles de l'empereur Marc-Aurèle*, il s'écriait : « Nous sommes ici en plein Delacroix, c'est-à-dire que nous avons devant les yeux l'un des spécimens les plus complets de ce que peut le génie dans la peinture³. » Et les autres peintres ? De Gustave Courbet, il disait « qu'il n'a pas peu contribué à rétablir [...] l'amour désintéressé, absolu, de la peinture⁴ ». Et de Charles-François Daubigny, il écrivait en 1859 : « Ses paysages ont une grâce et une fraîcheur qui fascinent tout d'abord. Ils transmettent tout de suite à l'âme du spectateur le sentiment originel dont ils sont pénétrés. Mais on dirait que cette qualité n'est obtenue par M. Daubigny qu'aux dépens du fini et de la perfection dans le détail. Mainte peinture de lui, spirituelle d'ailleurs et charmante, manque de solidité. Elle a la grâce, mais aussi la mollesse et l'inconsistance d'une improvisation. Avant tout, cependant, il faut rendre à M. Daubigny cette justice que ses œuvres sont généralement poétiques, et je les préfère avec leurs défauts à beaucoup d'autres plus parfaites, mais privées de la qualité qui le distingue.⁵ »

Le regard de Charles Baudelaire n'était pas toujours tendre. Ainsi quand il se demandait à propos d'œuvres de Louis Boulanger exposées en 1845 « où diable a-t-il pris son brevet de peintre d'histoire et d'artiste inspiré ? est-ce dans les préfaces ou les odes de son illustre ami⁶ [Victor Hugo] ? » Le jugement porté à la même époque sur la *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader à Taguin* peinte par Horace Vernet, « plus froide qu'une belle journée d'hiver », tombe comme une douche froide : « M. Horace Vernet n'a donc jamais vu les Rubens, les Véronèse, les Tintoret, les Jouvenet, morbleu !...⁷ » Charles Baudelaire n'aimait pas Horace Vernet « parce que ses tableaux ne sont point de la peinture, mais une masturbation agile et fréquente, une irritation de l'épiderme français⁸ ». Il le définissait comme « l'antithèse absolue de l'artiste⁹ ». Et il pouvait s'en prendre également à la critique comme dans le *Salon* de 1845 à propos de Corot : « Tous les demi-savants, après avoir consciencieusement admiré un tableau de Corot, et lui avoir loyalement payé leur tribut d'éloges, trouvent que cela pêche par l'exécution, et s'accordent en ceci, que définitivement M. Corot ne sait pas peindre. – Braves gens ! qui ignorent d'abord qu'une œuvre de génie – ou si l'on veut – une œuvre d'âme – où tout est bien vu, bien observé, bien compris, bien imaginé – est toujours très-bien exécutée, quand elle l'est suffisamment¹⁰. » C'était joliment bien envoyé !

L'ŒIL DE BAUDELAIRE Le musée de la Vie romantique (16, rue Chaptal, 75009 Paris) présente jusqu'au 29 janvier 2017 une exposition consacrée à Charles Baudelaire critique d'art dont le catalogue est en librairie.

1. Paul Éluard, « Le miroir de Baudelaire », *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1968, I, p. 956. 2. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1966 [1961], p. 1115. 3. *Ibid.*, p. 816. 4. *Ibid.*, p. 1145. 5. *Ibid.*, p.1077-1078. 6. *Ibid.*, p. 827. 7. *Ibid.*, p. 819. 8. *Ibid.*, p. 927. 9. *Ibid.*, p. 927. 10. *Ibid.*, p. 850.



De gauche à droite **Charles-François Daubigny photographié par Nadar – Moisson de Charles-François Daubigny** Musée d'Orsay – **Charles Baudelaire peint par Gustave Courbet** Musée Fabre (Montpellier)

Gustave Flaubert, Breughel le Jeune et saint Antoine

La *Tentation de Saint Antoine* est une page qui compte dans l'œuvre de Gustave Flaubert. Elle lui a demandé du temps. Il en commence la rédaction en 1846, l'achève une première fois en 1849, puis la reprend en 1856, des fragments en sont alors publiés, mais, après le scandale de *Madame Bovary*, il craint de nouvelles poursuites. Il reprend de nouveau son texte en 1869, et ce ne fut qu'en 1874 que parut enfin la *Tentation de Saint Antoine*. Près de trente ans ! Quand elle paraît, il n'a plus que six ans à vivre, et il n'a pas tout à fait vingt-cinq ans quand il prend la plume, mais sa gestation remonte aux écrits de sa jeunesse. Qui était donc cet Antoine ? Un ermite égyptien né vers 251. Il mourut en 326. L'écrivain janséniste Robert Arnauld d'Andilly a donné de la *Vie d'Antoine* écrite par Athanase d'Alexandrie¹ peu de temps après la mort de notre saint une élégante traduction dont on peut penser qu'elle a été lue par Gustave Flaubert :

« Les lions rugissoient comme le voulant devorer : les taureaux sembloient être prêts à le percer de leurs cornes ; & les loups à se jeter sur lui avec furie : les serpens se traînant contre terre, s'élançoient vers lui, & il n'y avoit un seul de tous ces animaux dont le regard ne fût aussi cruel que farouche, & dont le sifflement ou les cris ne fussent horribles à entendre. Antoine étant ainsi accablé par eux & percé de coups, sentoit bien augmenter en son corps le nombre de ses blessures ; mais son esprit incapable d'étonnement, résistoit à tous ces efforts avec une constance invincible². »

Quel peintre n'a pas cherché à représenter cette « constance invincible » dans les traits prêtés à Antoine ? Il en est ainsi de la *Tentation de saint Antoine* de Breughel le Jeune, vue à Gênes, qui inspira Gustave Flaubert. « J'ai vu, écrit-il de Milan, le 13 mai 1845, à Alfred Le Poittevin, un tableau de Breughel représentant *La Tentation de saint Antoine*, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre *La Tentation de saint Antoine*.³ » Dans ses *Notes de voyages* il décrit un « ensemble fourmillant, grouillant et ricanant, d'une façon grotesque et emportée ». Il évoque en particulier un « homme à nez rouge sur un cheval difforme, entouré de diables », un « dragon ailé qui plane » ainsi que des « têtes sortant du ventre des animaux ». Ces observations sont intéressantes car Flaubert n'est guère bavard en matière de peinture sinon pour écrire que « Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen-âge » ou qu'il est « amoureux » de la *Vierge* de Murillo : « Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi, comme deux lanternes dansantes⁴. »



La Tentation de saint Antoine de Pierre Breughel le Jeune Galleria Nazionale di Palazzo Spinola (Gênes)

1. Athanase d'Alexandrie, *Vie d'Antoine*, Sources chrétiennes/Éditions du Cerf, 1994. 2. *Les vies des saints peres des deserts, et de quelques saintes, écrites par des Peres de l'Eglise & autres anciens Auteurs Ecclésiastiques Grecs & Latins. Traduites en françois par M. Arnauld d'Andilly*, Paris, 1701. 3. Gustave Flaubert, *Correspondance*, choix et présentation de Bernard Masson, Folio/Gallimard, p. 59. 4. *Ibid.*, p. 147.